TEMPERATURE

Du 19 novembre 1900.

Thermomètre de J. A. L. Oliver, Opticien, 116 Rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

	Fahrenheit	Degrés Centigrade
7 h. du matin.....	78	22
Midi.....	80	27
3 P. M.....	80	27
6 P. M.....	78	25

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 19 novembre—Indications pour la Louisiane —Temps—pluie mardi, beau mercredi, plus froid; vents frais du sud devenant variables.

LA FUTURE POSTE.

Vous pouvez parcourir, non seulement tout le nouveau monde, mais aussi l'ancien où tant de villes, grandes et petites, se sont laissé attarder et distancer sur la voie du progrès, et surtout au point de vue des voies de communication ou de transmission des dépêches et des lettres. Vous n'en trouverez pas une seule qui soit aussi mal partagée que la Nouvelle-Orléans.

En fait, elle n'a pas de Bureau de poste. Un étranger, un homme du Nord, évidemment un ennemi, l'a placé, là où il est actuellement, dans un endroit obscur, humide, qui servait jadis de dépôt pour les marchandises dont on ne savait que faire. Notre poste actuelle, ou plutôt, le trou qui porte ce titre, a été choisi par le général Butler, et, en cela comme bien d'autres choses, il n'était guidé que par la haine qu'il portait au Sud, en général, et en particulier, à la Nouvelle-Orléans, qu'il détestait cordialement et qui, nous devons l'avouer, le lui rendait à usure.

Comment le gouvernement de Washington a-t-il laissé si longtemps notre poste, qui est une institution nationale, dans ce honteux état, c'est ce que l'on a de la peine à s'expliquer. Pour s'en rendre compte, il faut se reporter à l'orageuse époque de reconstruction où l'on avait livré la Louisiane, comme le Sud, à ses ennemis acharnés, où l'on ne visait dans les régions officielles qu'à nuire au pays que l'on avait à garder et à faire prospérer.

Nous voici donc à la veille de sortir complètement de ce malheureux état, dont la poste actuelle est le plus lamentable et le dernier vestige.

Nous voyons le Congrès s'émouvoir enfin et songer sérieusement à nous doter d'une poste qui ne soit pas une dérision.

Un comité congressionnel a daigné s'occuper de cette question. Or, la situation est telle qu'il suffisait de poser cette question pour la résoudre.

Nous allons donc avoir une poste qui soit digne de porter ce titre ou, du moins, la conférence à laquelle nous venons d'assister nous le fait espérer. Il en était grand temps. Il faut, puisque l'on y semble disposé, et que le Sud a prouvé qu'il était pour le moins aussi patriote que le Nord, sinon davantage, faire disparaître les dernières traces de cet odieux passé.

Que l'on nous construise une belle et bonne poste qui ne soit plus une honte et un embarras, mais un moyen réel, efficace, d'assurer nos affaires et celles du pays, nous n'en demandons pas davantage. Ce n'est pas à une affaire de luxe que nous aspirons, mais à une stricte nécessaire. C'est bien le moins que l'on puisse nous octroyer, après une aussi longue attente.

EXPOSITION.

Le jour gratuit.

Paris, 9 novembre.

La police avait un peu peur de cette journée. Un très important fonctionnaire rencontrant il y a quelques jours le directeur d'un journal parisien, lui faisait la confidence de ses angoisses:

—Faites tout, lui disait-il pour empêcher qu'il y ait une journée gratuite à l'Exposition. C'est fou! Et si l'on ordonne cela, nous ne répondons de rien.

La journée gratuite a eu lieu, et ce fut une journée exceptionnelle, en effet, et paradoxalement délicieuse.... On s'était aventuré au Champs-de-Mars avec l'arrière-pensée mélancolique qu'on y serait fort bousculé et, peut-être, un peu piétiné, et il se trouva que ceux qui eurent l'heureuse inspiration d'frontier ce péril ont pu en fin — pendant huit heures — voir l'Exposition à leur aise, s'attarder aux vitrines, circuler librement là où depuis six mois on s'écrasait du matin au soir; admirer une foule de belles choses dans le recueillement d'une paix exquise. Quel dommage que l'Exposition ferme dans cinq jours! Puisqu'il est maintenant démontré (trop tard!) que c'est le jour où tout le monde y peut venir et que personne n'y vient, nous demanderions un jour gratuit de temps à autre; et ainsi il y aurait des moments où l'on pourrait goûter, au milieu de tant de merveilles, la volupté du calme parfait: ce serait les jours où l'accès en serait permis gratis à tout Paris.

M. Lépine n'avait pas prévu cela, et dès le matin les mesures les plus sévères avaient été prises. Quatre mille agents et gardes républicains occupaient l'Exposition. Disséminés à l'intérieur des galeries, postés au seuil des palais, ça et là massés en petits groupes au centre d'une allée, on les retrouvait partout—prêts à protégeries braves gens! contre l'assaut de la cohue absente. Le préfet de police a même eu une idée fort ingénieuse (car sentin, si le danger ne s'est point montré, son rôle était tout de même de le prévoir): il avait prié le colonel des pompiers et celui de la gendarmerie d'envoyer à l'Exposition, "pour s'y promener", tous ceux de leurs hommes que le service ne retiendrait pas en ville ou au quartier —les gendarmes en petite tenue et sans armes, les pompiers en tenue de feu. Ainsi se trouva improvisé un personnel de garde supplémentaire dont l'aide pouvait, le cas échéant, être requise.

Mais il était visible, dès l'ouverture des portes, que cette foule redoutée ne serait pas féroce. On a ouvert les guichets à huit heures. Le temps est radieux, mais presque froid; les abords de l'Exposition sont déserts. Les contrôleurs sont à leur poste; mais ils n'auront aujourd'hui qu'à marquer les entrées. Quelques-uns déjà, pour s'épargner l'effort d'une manœuvre trop souvent répétée, ont attaché à la poignée du compteur une ficelle dont ils tiennent le bout, et, confortablement assis au fond de leur guérite, suivent le défilé d'un œil paresseux, en tirant le cordon....

Le travail de la matinée ne les fatigue point. De l'aveu de tous ceux que j'interroge, il est entré moins de monde à l'Exposition qu'un jour ordinaire.

A onze heures du matin, l'avenue Nicolas-II n'est parcourue que par de rares promeneurs. A l'entrée du Grand Palais—désert—un gardien dîne, les mains dans les poches. Il est furieux:

—On nous a donné, dit-il, une demi-heure de moins pour déjeuner; je me demande pourquoi. Jamais je n'ai vu le Palais aussi vide qu'aujourd'hui!

—Patientez....

—Mais non, je vous dis qu'on ne viendra pas, c'est clair. Les tickets coûtent deux sous: un ouvrier ne perdra pas une journée de six francs pour économiser deux sous; et les autres resteront chez eux, par peur d'être bousculés.

Je crois que cet homme manque de raison. Les palais de l'Esplanade sont aussi déserts que l'avenue Nicolas II. A onze heures et demie, on compte exactement douze personnes réunies devant les vitrines de la rétrospective des Jouets où, d'ordinaire, on s'écrase dès les heures du matin. A l'exposition d'Art industriel russe, devant la carte de France en pierres et métaux précieux, donnée par le Tsar, quelques enfants conduits par un prêtre sont accoudés et regardent. D'habitude, cette partie de la section russe n'est accessible aux payants qu'après un quart d'heure de "queue". La salle est vide!

On avait, dans cette partie de l'Exposition, qui contient un grand nombre d'œuvres et de produits fragiles, pris quelques précautions contre l'envahissement possible. A la centennale de l'Ameublement, des filets sont tendus, barrant l'entrée des deux salles ouvertes sur l'allée centrale du Palais. Dans plusieurs classes, on a même enlevé les tapis. Un fabricant de malles (qui redoute le pillage, peut-être!) a amoncelé ses produits en une pyramide qu'il a enveloppée de bâches. Au sommet de l'édifice, un jeune employé, qui a l'air de s'ennuyer beaucoup, est accroupi.

A la section allemande, on a fermé la "salle des mariages" de l'Hôtel de ville de Carlsruhe; la circulation est libre partout ailleurs. Les exposants ne se sont protégés que du côté de la Céramique et du Mobilier, en tendant des cordes autour des salons, des comptoirs ou des étagères où la bousculade aurait vite fait de causer des désastres.

Personne sous les quinconces. Un piano fatigué répand parmi les restaurants des "provinces françaises", où de loin en loin un déjeuneur est solitairement attablé, des notes de valse.... Personne sur le trottoir roulant. Le long de la rue, les restaurateurs et débitants ont déjà plié bagage. C'est la fin! Au rez-de-chaussée du Champ-de-Mars, les galeries ne sont visitées que par une foule très clairsemée. A l'étage, c'est le désert.

Les promeneurs ne commencent à se montrer que vers deux heures. Des attroupements se forment autour de petits orchestres qui subsistent encore, çà et là, aux terrasses des restaurants abandonnés. Les abords de l'avenue Suffren présentent cependant un peu d'animation. De ce côté, la Corée a fermé son pavillon "pour cause de nettoyage"; le pavillon des essentouches ne sert est clos également. Mais les camelots ont envahi cette partie de l'Exposition, et la foule s'amuse à les écouter.

Il y a là des marchands de toupies, de confiseries, de canards en baudruche; une somnambule prédit l'avenir pour cinq sous, en plein vent. La police est bonne fille, et ne gêne aujourd'hui aucun petit métier. Elle pousse même l'indulgence—et ceci est peut être excessif—jusqu'à permettre à des gamins montés sur des chaises, au centre des jardins, de vendre des placards injurieux et stupides sur la mort de l'Exposition." Un pâtissier, tout de blanc vêtu, traverse les galeries du Génie civil en offrant des gaufres ulandes.

La salle des illusions a fermé ses portes un peu plus tôt, —avant quatre heures. Les retardataires se consolent en allant régarder les ouvriers occupés à démolir le théâtre de la salle des Fêtes.

Quatre heures. Des coups de sifflets, répétés de salle en salle, avertissent qu'on fermera bientôt. Les galeries doivent être, en effet, évacuées à quatre heures et demie. A ce moment il n'y a de foule qu'au palais du Vêtement, le long des vitrines du "salon de lingerie" des couturiers. Mais on y circule tout de même un peu plus aisément qu'on y circulait hier et qu'on y circulera demain...

Sous la tour Eiffel, autre bande de camelots, vendeurs de guides et d'albums. De là, le Champ-de-Mars présente un aspect charmant. Il fait jour encore, et les lanternes multicolores, les réverbères aux feux blancs commencent à s'allumer dans l'air trouble du crépuscule. Les jardins, le pont d'Iéna, les pentes du Trocadéro, peu à peu, se peuplent de promeneurs. Je note que dans cette foule on ne rencontre pas un mendiant, pas un loqueteux. C'est un public dont la physionomie ne diffère pas de celle des foules que nous avons coudoyées la semaine et le dimanche, depuis deux mois, à l'Exposition.

Véritablement, elle n'est venue là que pour voir les illuminations. Elle est peu nombreuse sur les berges qui avoisinent le pont d'Iéna, et plus rare encore vers l'Est. Au sous-sol de la rue des Nations, les restaurants sont presque vides. Celui des Etats-Unis est fermé, et son déménagement est commencé.

Neuf heures du soir. L'Exposition resplendit sous les lumières; mais la foule est toute entière concentrée au Champ-de-Mars, autour des fontaines lumineuses. Aucun désordre. Les agents avouent qu'ils n'ont rien à faire. Aux guichets d'entrée, il me semble que la surveillance se relâche un peu, et que les compteurs fonctionnent plus mollement. Les contrôleurs s'amusent. A l'un des guichets de l'Alma, une pancarte est accrochée, avec cette inscription:

ICI
ON ENTRE
A L'ŒIL.

Dans le couloir qui joint, derrière le Vieux Paris, le pont de l'Alma au Trocadéro, et où de fortes bousculades s'étaient produites dimanche dernier, on a ouvert toutes les portes de secours qui donnent sur la rue Debilly. Précaution sage, mais inutile. Les promeneurs circulent par groupes espacés, et l'animation n'est pas plus grande de ce côté qu'à la rue de Paris, où plusieurs établissements sont fermés.

A dix heures et demie, deux tambours parcourent le Champ-de-Mars, battant la retraite. Une foule les suit, au pas militaire... La fête est finie.

Est-il bon qu'elle ait eu lieu? Sans doute. On ne voulait pas qu'il fût dit que d'honnêtes gens qui tentaient à voir l'Exposition ne l'avaient pas pu, faute de trois sous. On a donc bien fait d'en ouvrir une fois les portes pour rien, et il suffit que cette mesure ait rendu service à deux ou trois milliers de pauvres gens, pour qu'il y ait sujet de se féliciter de l'avoir prise.

Mettez de côté vos médicaments. Essayez l'eau pure d'Abita seulement! Vous sentirez un mieux instantanément!

Une révolution dans la mise en scène des théâtres.

Un machiniste anglais, M. Grismer, vient d'inventer, paraît-il, un appareil perfectionné pour produire à volonté, dans les coulisses des théâtres et même sur la scène quand le besoin s'en fait sentir, tous les phénomènes météorologiques, neige, grêle, pluie, tonnerre, sans oublier les éclairs de lune et les couchers de soleil.

La machine en question se compose essentiellement de deux cadres métalliques verticaux, munis de cylindres, que l'on peut disposer soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des fenêtres de la scène, ou bien encore dans les frises du théâtre.

Les cylindres, au nombre de dix ou douze, sont animés d'un mouvement de rotation extrêmement rapide—de 12 à 1,500 tours à la minute—autour de leurs axes. Ils sont actionnés au moyen d'un moteur électrique.

L'un de ces cylindres jette, en tournant, de la neige, l'autre de la grêle; un troisième asperge la scène d'une pluie tout à fait réaliste, un quatrième imprime le vent et un cinquième imite à s'y méprendre les éclats tonnants de la foudre.

Quant au soleil et à la lune, M. Grismer les remplace par un projecteur électrique de 50,000 bougies, dont les mouvements sont commandés par le même moteur.

Où va se nicher la popularité.

A Naple, les théâtres lyriques ne font aucune fort recette. Il n'y a de vogue et d'applaudissements que pour deux artistes à quatre pattes qui font littéralement courir tous les Napolitains. Ces artistes sont deux chiens; l'un est le héros d'une pièce, la *Vendetta dell'amante*, que donne le théâtre San Ferdinando; l'autre joue au ballon au Politeama. Croirait-on que la *Vendetta* est déjà arrivée à sa 61e représentation, uniquement parce qu'un chien se jette à l'eau (qui n'en est pas), et sauve des ondes furieuses une femme qui y a été précipitée du haut d'un pont par un homme inconnu. Et voulez-vous savoir combien touche chaque soir cet artiste fortuné? Vingt francs! De son confrère du Politeama, il n'y a rien à dire. Le meilleur éloge qu'on en puisse faire est de constater que, grâce à lui, l'impresario fait salle comble tous les soirs, ce qui est l'unique vœu d'un impresario.

A PROPOS DU LIVRE DE LORD ROSEBERY SUR NAPOLÉON.

Voici quelques nouveaux renseignements sur la captivité de Napoléon à Ste-Hélène.

Au moment où l'ouvrage de lord Rosebery, sur Napoléon, fait revivre dans toutes les pensées le souvenir du grand Empereur, on lira avec intérêt le détail suivant, relatif à la captivité, que nous fait connaître un de nos confrères.

Un chirurgien de marine, l'irlandais Stokoe, fut envoyé à Sainte-Hélène par le gouvernement anglais, pour examiner la santé de l'Empereur et en rendre compte dans un rapport. La maladie dont souffrit et mourut l'Empereur, son exil, les humiliations qu'il eut à subir, l'existence douloureuse qu'il mena sur le rocher sinistre, Stokoe les a notés, au jour le jour, dans un cahier qui existe et qu'un de nos compatriotes, M. Frémeaux, a découvert par hasard, à Londres, chez des descendants du chirurgien.

L'histoire de celui-ci est curieuse. Dans son rapport à l'Amirauté, il osa donner à Napoléon le titre de général. Il fut pour cela traduit devant un conseil de guerre et condamné!...

La Date Heureuse.

Tous nos lecteurs connaissent Mme Réjane. Tous sont allés l'applaudir, il n'y a pas long temps sur un de nos théâtres américains. Voici qui donne une idée de ce que vaut au point de vue moral l'admirable artiste qui porte ce nom.

En une page impressionnante, elle exprimait les émotions qu'elle éprouvait devant la détresse qui menace une œuvre à laquelle comme artiste et comme femme, elle a donné tout son cœur: *L'orphelinat*.

Après avoir conduit ses lecteurs au milieu des 61 petites orphelines, filles ou petites filles d'artistes naguère fêtés et pourtant morts sans ressources, après avoir montré les soins attentifs qui leur étaient prodigués et l'avenir consolant qu'on leur préparait, la grande artiste criait au public son angoisse à la pensée que tous ces enfants seraient bientôt rendus à leur vie douloureuse, à leur misère passée, si l'on ne donnait sans retard à l'œuvre les ressources qui lui faisaient actuellement défaut.

Une idée lui était venue, et elle la soumettait ainsi au public:

Nous avons tous dans notre vie un jour où nous avons réussi quelque chose d'important, où un enfant nous est né, où un ami nous a donné une joie, où nous avons obtenu un succès, un jour dont la *date heureuse* rayonne sur toute l'année; un jour où, comme Perdican, nous avons aimé, nous avons souffert. Que ceux qui me lisent, que mes amis connus et inconnus à qui je fais appel de toutes les forces de mon cœur m'envoient, en souvenir de cette *date heureuse*, 100 francs pour faire vivre ce jour-là nos orphelines! La date leur deviendra ainsi doublement chère. Ils penseront à ce qu'ils ont reçu et à ce qu'ils ont donné.

Cet appel bien chaud avait été entendu, et 24 heures à peine s'étaient écoulées que les envois d'argent affluaient chez la grande artiste. En 24 heures, en effet, elle recueillait chez elle, par petites sommes de 100 francs et plus, la somme de 10 000 francs.

Mais voici le trait le plus touchant de cette affaire.

Le fils de Réjane sept ans et demi, qui avait assisté sans mot dire au dépouillement et à la lecture des lettres adressées à sa mère, disparut tout à coup, puis revint au bout d'un instant avec une enveloppe à la main qu'il tendit, en rougissant jusqu'aux oreilles. Cette enveloppe contenait un billet de 50 francs et 50 francs en pièces d'or, toutes les économies du gentil petit homme, et, en belle écriture appliquée, ces quelques mots: "Pour les orphelines,—un anonyme... Jacques Porel."

On sait que Mme Réjane est la femme du Directeur Porel. C'est ainsi que se perpétuent dans les familles les bonnes traditions de générosité et d'humanité.

Comment se rendre Heureuse?

Les Pilules Spariges du Dr Hobb guérissent toutes les maladies les rognons. Echantillon gratuit. Adresse: Sterling Remedy Co. Chicago ou N. Y.

AMUSEMENTS.

GRAND OPERA HOUSE.

"Hands Across the Sea"

La semaine dramatique vient de commencer triomphalement au Grand Opera House. Dimanche, en matinée, on y donnait "Hands Across the Sea", avec la troupe Baldwin-Melville. Jamais cette excellente compagnie n'a trouvé si belle occasion de déployer ses talents et elle en a profité pour se donner libre carrière.

Les pièces de ce genre, où l'actualité coule à pleins bords, sont toujours sûres de réussir devant un public comme celui du Grand Opera House, à plus forte raison, quand elles sont interprétées de cette façon.

Nous ne pouvons qu'envoyer de chaleureux éloges à MM. Maurice Freeman, J. M. Sampel, Leighton Lee et autres artistes qui les ont soutenus dans des rôles moins importants et à Mesdames Lavinia Shannon, Blanche Seymour et Anna Metzinger.

THEATRE TULANE

"Christian"

La première représentation de "The Christian" au Tulane, vient d'obtenir un grand succès dimanche soir. Le sujet est poignant, et très certainement plus intéressant encore que "Quo Vadis", attendu que la scène se passe à notre époque.

Mais c'est surtout le jeu brillant des acteurs qu'il faut faire ressortir ici, car la troupe qui joue cette pièce est réellement de premier ordre. Sous-entendons avant tout M. Lionel Adams, seul capable dans son rôle de John Storm, et Miss Julia Stuart, superbe dans celui de Glory Quayle. Nous en dirons autant de Miss Carrie Lee Style et de Miss Adelaide Warren, qui toutes les deux ont enlevé les applaudissements de l'auditoire. Ce fut un succès d'enthousiasme.

THEATRE "CRESCENT."

"FAUST".

Tout le monde connaît le Faust de Gœthe et les différentes versions qui en ont été faites, soit à la scène, soit en musique. Rien à ajouter à ce qu'on en a dit, et toutes les formules de l'éloge sont épuisées.

Nous n'avons plus qu'à féliciter les artistes qui viennent au Crescent d'interpréter cette pièce. MM. Geo. Timble, Frank B. Canning, J. A. Rose, Flemmken, et Mmes Villa Feour, A. Farwell, K. Stvier et Marie Wilson.

Nous devons appeler surtout l'attention des amateurs sur l'éclat de la mise en scène. Rarement les habitués du Crescent se sont vus à pareille fête. Aussi le succès a été très brillant. Cette semaine qui commence pour ce théâtre.

MOTS POUR RIRE

Béthisy donne rendez vous à un ami dans un café.

—Quat bien entendu, conclut-il: le premier arrivé commencera par s'asseurer que l'autre n'est pas déjà là....

Molinchard essaye de faire quelques remontrances à son fils, jeune "mouvau jeu" de dix-huit ans à peine, qui le rembarre en ces termes:

—Qu'est-ce que tu veux, papa? Tu es de ton époque et je suis de la mieune: nous ne pouvons pas nous comprendre.... Ah! si tu avais seulement vingt ans de moins, nous pourrions discuter....

Toujours la question du chauffage.

Un camarade entre chez le rapin Z.....

—Tiens, il y a quelque chose de changé ici; je ne vois plus ton poêle....

—Mon chef, je l'ai vendu pour acheter du charbon!

Feuilleton

—:DE:—

L'Abeille de la N. O.

22 Commencé le 11 octobre 1900

INFAME!

Par George Spitzmuller.

TROISIEME PARTIE.

L'AVENTURIERE.

III

LA COMTESSE.

C'était une femme habile que la comtesse de Bois-Colomban. Si le fait d'avoir eu des aventures dans sa vie suffit à valoir à quelqu'un le titre d'aventurière, elle y possédait des droits incontestables.

Ex-chanteuse d'opéra-comique, elle avait incarné, sur d'innombrables scènes de province, les héroïnes de Scribe, d'Adolphe Adam et d'Auber.

Tour à tour Zanetta, Zerline, Haydée, Giralda, elle rallia, pendant dix ans, les suffrages des dilettanti départementaux, aussi bien par son talent que par sa beauté.

La grâce légère ou mélancolique des romances sentimentales, le brio des trillantes cavatines, la crânerie des grands airs de bravoure furent pour elle autant de motifs.... à succès.

Dire la quantité de bouquets et de gerbes qu'elle reçut serait impossible; l'énumération des articles de critique louangeuse que les journaux lui consacrèrent nécessiterait un volume.

Devenue riche, après avoir versé des torrents de roulades sur ses obscurs admirateurs, elle songea à prendre sa retraite, non sans avoir goûté le suprême triomphe, celui qui met le sceau à la réputation des artistes applaudis dans leur pays; elle voulut se faire consacrer par les publics étrangers.

Dans les villes espagnoles flamboya bientôt, sur des affiches multicolores, le nom d'Estelle Réveillon,—nom qui était le sien en réalité et qu'elle avait rendu célèbre.

La vogue de l'actrice montait encore, marchant de pair avec les recettes. La fortune de la diva s'arrondissait.

—Bientôt, pensait Estelle, je pourrai dire adieu aux châteaux de toile peinte et m'offrir une villa véritable avec tout le luxe et le confort rêvés.

Hélas! entre la coupe et les lèvres, il y a place pour mainte amertume...

Dans le trajet de Murcie à Madrid, d'audacieux malfaiteurs dérobèrent à la canstrice une cassette renfermant ses bijoux, ses diamants et son avoir, réalisé en billets de banque et titres au porteur.

Ce vol porta un coup terrible à Estelle, qui tomba dangereusement malade. Les acteurs de la tournée, privés de leur étoile, se dispersèrent, en quête d'engagements.

Pendant un mois l'artiste souffrit d'une fièvre pernicieuse qui faillit l'emporter.

Elle se releva enfin de son lit d'hôtel, affaiblie, ruinée—et privée de sa voix.... L'organe enchanteur qui avait charmé tant d'oreilles était mort désormais, tué par la maladie.

Ce fut un triste réveil....

Estelle vendit sa garde-robe, dernier débris de son ancienne splendeur, pour payer le médecin, le pharmacien et l'hôtelier. Elle rentra en France, mais personne ne se souvint de la triomphatrice échouée à la côte.

La reine d'hier était déjà oubliée.

C'est ainsi chez nous. L'acteur, l'actrice sont considérés par le public frivole comme des jouets auxquels il fait fête tant qu'ils l'amusent; lorsqu'ils ne peuvent plus satisfaire son goût impérieux de distractions renouvelées, il les laisse pour passer à d'autres.

On n'aime pas le talent découronné. Point de grâce pour les vaincus de la carrière artistique! L'indifférence succède au délire d'antan. On dédaigne, on siffle, on fuit ceux qu'on adoulait hier.

C'est l'ensevelissement de ces gloires de la rampe; c'est le prélude de la mort de l'artiste sur un lit d'hôpital, après une pitoyable représentation à bénéfice dont les frais auront absorbé vingt fois la maigre recette—charité déguisée des rares personnes qui se souviennent.

Estelle Réveillon roula dans une misère noire.

Comme elle regretta alors d'avoir quitté la maison paternelle!.... Elle avait voulu "faire du théâtre", malgré ses parents, petits négociants de Franche-Comté qui avaient rêvé de marier bourgeoisement leur fille à quelque garçon de leur monde, honnête et laborieux.

Mais Estelle, grisée des éloges adressés à son jeune talent (fruit des sacrifices de la famille), fascinée par le prestige qu'elle attribuait aux gens du théâtre, ne voulut entendre ni les supplications de sa mère qui lui avait prédit ce qui arriverait, ni les remontrances de son père. Elle avait fui le vieux foyer.

Maintenant ses parents étaient morts et elle demeurait seule....

Ah! elle payait cher sa désastreuse vanité. Avoir connu les enivrements du succès et de la fortune et tomber, du jour au lendemain, au dernier degré de l'obscurité et de la détresse—quelle chute!

Pourtant, il fallait vivre....

Après avoir frappé à plusieurs portes, Estelle finit par trouver un emploi médiocre sur une scène dramatique de la banlieue parisienne.

Elle dut jouer les bouts de rôle, tous les emplois du répertoire étant tenus par des titulaires qui ne s'empressaient nullement de s'en dessaisir pour faire place à la nouvelle recrue, douée, d'ailleurs, de faibles aptitudes pour la comédie et le mélo.

La situation était humiliante pour l'ancienne prima donna; mais elle lui assurait, du moins, un morceau de pain.

Estelle végéta ainsi plusieurs mois.

Un jour, elle fut remarquée à son théâtre par un officier d'infanterie qui venait de prendre sa retraite, le commandant Parthenay.

Ce dernier, vieux viveur très riche, revenait du Mexique, dyspeptique et goutteux.

Ayant mené pendant trente ans une existence passablement accidentée, il éprouvait le besoin de s'attacher une compagne qui accepterait le rôle de gouvernante, de confidente et.... de garde-malade.

Dans le monde des théâtres, les vertus incaodibles ne sont pas légion. L'ex-artiste lyrique n'hésita pas une minute. Elle accepta d'emblée les propositions de Parthenay et devint l'Estelle de ce Némorin cacochyme.

A vrai dire, ce n'était pas une vive inclination pour le militaire fatigué et souvent perclus, qui l'avait décidée si promptement. Ce n'était pas davantage le besoin de se dévouer à son prochain.

L'argument décisif fut la fortune de l'ancien officier, sur laquelle elle dirigea aussitôt des visées cupides.

Immédiatement, elle renonça au théâtre et partagea la vie du commandant.

Délivrée de tout souci matériel, pressée d'oublier ses déboires passés, elle ne songea dès lors qu'à se tisser des jours d'or et de soie.

Elle connaissait deyche! les joies de l'opulence, elle pouvait vivre en s'accordant toutes les fantaisies désirées par ses caprices.

Parthenay habitait un coquet entresol de la rue de Miromesnil. Il semblait encore à l'intention de sa maîtresse, double son train de maison, renouvela son équipage....

Pour Estelle, le rêve féerique recommençait....

Mais elle sentait que tout cela n'était pas absolument sûr.

La famille du commandant avait rompu avec lui, depuis sa liaison avec Estelle, qui s'était affublée du nom composé de comtesse de Bois-Colomban.

Le lavoriaire n'eut, dès lors, qu'une idée: tirer parti de ce dissentiment pour accaparer la fortune de son riche protecteur, et rendre ainsi le provisoire définitif.

Très intrigante, elle sut manœuvrer habilement pour atteindre son but.

Elle commença par isoler Parthenay. Plus de sorties seul. Plus de visites. Il fallait éviter certains contacts qu'Estelle jugeait dangereux. Elle se défiait de ceux du commandant et craignait qu'il ne fût l'objet d'une tentative de réconciliation de la part de sa famille.

—Moins il verra de monde mieux cela vaudra, pensait elle. De cette façon personne ne pourra le détacher de moi sous prétexte d'intérêts à sauvegarder de convenances mondaines à respecter.

La tactique était adroite. Elle réussit à merveille.

Parthenay vécut seul avec Estelle, subissant doellement sa absorbante influence; sa portée fut consignée aux audiences relations.